

Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses
Band: 115 (1989)
Heft: 15-16

Artikel: Aux portes de l'éternité, ou, L'accélération du temps
Autor: Weibel, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-76978>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aux portes de l'éternité ou l'accélération du temps

On parle de sage lenteur, rarement de sage rapidité. Le propre de la vitesse, c'est entre autres d'exercer une pression psychologique souvent ressentie comme stimulante, mais pouvant se révéler paralysante, et rarement propice à la réflexion.

Notre époque se caractérise par une accélération du défilement des jalons qui marquent le cours du temps, du moins de ceux sur lesquels l'homme a prise. Entraînés bon gré mal gré dans cette course contre la montre, nous en perdons de vue les buts et les conséquences, bien que ces dernières soient de plus en plus proches.

Toujours plus vite!

Notre planète existait déjà depuis quelque 400 millions d'années lorsque l'homme y a fait son apparition. Il a fallu l'essentiel du temps écoulé depuis l'aube de l'humanité, soit environ 400 000 ans, pour qu'un être humain

PAR JEAN-PIERRE WEIBEL,
RÉDACTEUR EN CHEF

quitte le sol et se déplace à travers l'air au gré des vents (qu'il s'agisse de cerfs-volants chinois géants, du début de l'ère chrétienne, ou de Pilâtre de Rozier ne change rien aux proportions temporelles); moins de deux siècles plus tard – un éclair dans l'histoire de la Terre – naît l'aviation, qui permet de fixer une destination et un horaire à ces déplacements aériens. En soixante ans, des frères Wright (1903) au SR-71, la vitesse et l'altitude de croisière sont multipliées par cent!

Avant de mourir, en 1948, Orville Wright a vu s'élever les fusées spatiales préfigurant le premier voyage de l'homme hors du champ de gravité de la Terre et l'exploration de la Lune. Les constructeurs d'avions sortent aujourd'hui de leurs cartons les projets d'avions hypersoniques devant mettre Paris ou Tokyo à une heure ou deux des Etats-Unis.

Cette vitesse sans cesse accrue n'est pas l'apanage du seul domaine aérospatial: 100 km/h constituaient un record automobile ou ferroviaire au début de ce siècle, mais sont perçus comme une limitation intolérable par les conducteurs des plus modestes voitures d'aujourd'hui. Le triple est considéré comme un but modeste dans le domaine des chemins de fer de demain.

Le prix du bien-être

Plus prosaïquement, c'est la généralisation d'une énergie domestiquée et peu coûteuse qui a modifié l'ensemble du mode de vie des hommes. Le lecteur nous tiendra quitte de présenter la statistique de la consommation d'éner-

gie des deux siècles écoulés et voudra bien admettre qu'il s'agit ici d'un constat et non d'un procès.

Cela établi, il faut bien admettre que cet accroissement des besoins en énergie suit l'accélération du temps mentionnée plus haut, avec des soubresauts d'autant plus douloureux que sont établies les habitudes. La crise du pétrole a mis en évidence la vulnérabilité des sociétés industrialisées, mais a aussi stimulé leur imagination, avec pour but une utilisation plus économe et la promotion de nouvelles sources. Les conséquences ont apparemment été bien tirées, puisque le spectre d'une pénurie d'énergie ne menace

plus l'Occident et que l'économie semble s'être bien remise du fameux choc pétrolier (est-il possible de souscrire entièrement à cette deuxième constatation, au vu des chiffres de chômage en Europe et en Amérique?).

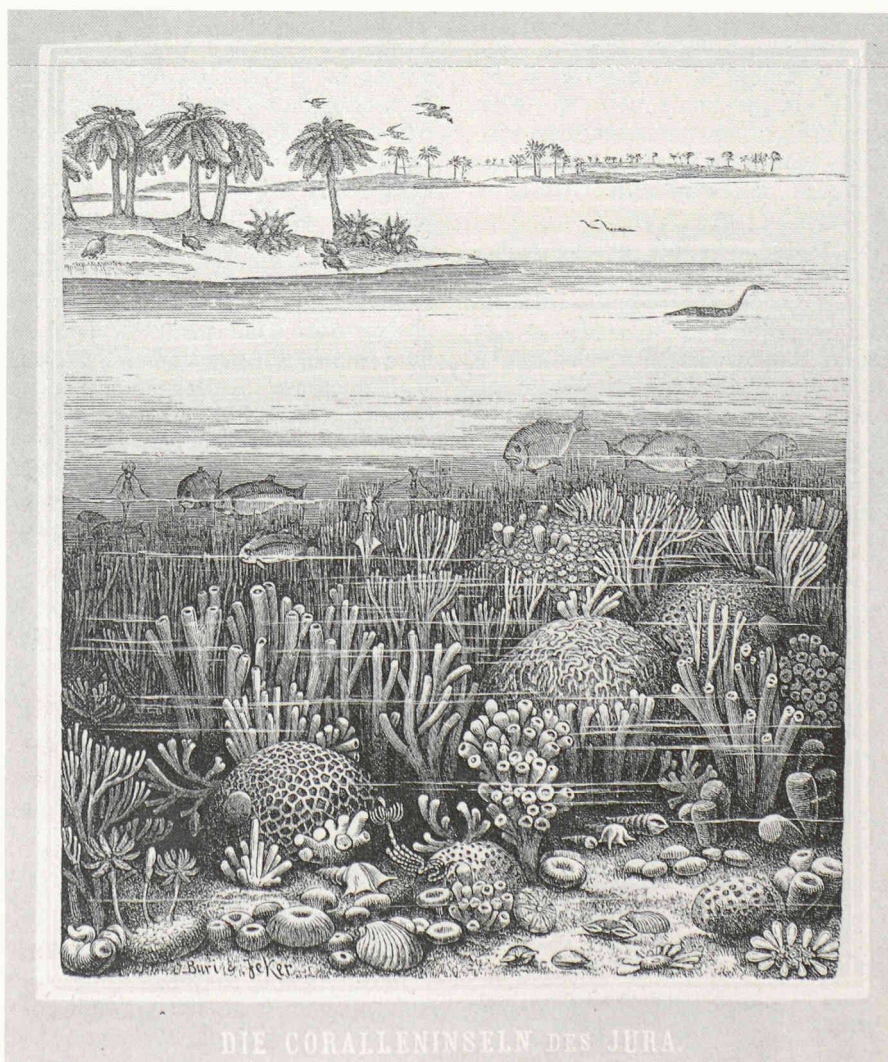
Il est incontestable que la consommation d'énergie est un baromètre de la prospérité, la seconde donnant carte blanche pour la première. De là se déduit la conséquence logique que la disponibilité de toute l'énergie souhaitable est un but légitime.

Mathématiques appliquées

Les nénuphars doublant chaque jour la surface qu'ils occupent sur l'étang ont longtemps servi aux amateurs de devinette à vérifier les bonnes connaissances en mathématiques: «Neuf jours pour la moitié, et pas cinq, si l'étang est couvert en dix jours!»

L'image des nénuphars nous poursuit chaque jour, que ce soit dans les rues de nos grandes cités, dans nos gares ou dans les salles d'attente de nos aéroports. L'ivresse de la croissance illimitée s'accompagne en effet de certaines douleurs.

La certitude qu'il n'y a pas de problème insoluble – ce qui est vrai, du moins à



La Terre avant l'homme. Et après ?

Extinction des espèces : triste record

Sous le titre « The March Toward Extinction », la revue *National Geographic Magazine* de juin 1989 a présenté des chiffres impressionnants, qui illustrent bien cette idée d'accélération du temps en ce qui concerne l'extinction d'espèces vivantes.

Depuis 66 millions d'années, c'est-à-dire depuis la disparition massive des dinosaures, et avec eux de 60 à 80% des espèces animales, notre époque a atteint le plus rapide rythme d'extinction des espèces animales. Pourtant, ce ne sont pas des cataclysmes naturels qui sont en cause de nos jours, comme on pense que cela a été le cas lors de la fin du crétacé.

On estime à un million le nombre d'espèces qui disparaîtront de notre planète dans les 25 prochaines années, à la vitesse de *une tous les quarts d'heure*.

Les causes sont multiples, certaines dramatiques à d'autres égards, comme la destruction de *40 hectares de forêt tropicale par minute* (soit une surface correspondant à celle de la Suisse en moins de deux mois et demi !). A ce rythme-là, et sans que soient pris en compte les effets secondaires, le dernier arbre aura disparu de notre planète dans moins de deux cents ans.

Avec les arbres, ce sont d'innombrables animaux, certains même encore inconnus, qui disparaissent à tout jamais.

L'héritage que nous léguons aux générations futures se comparera-t-il à celui des cataclysmes naturels du tertiaire ? L'humanité elle-même en fera-t-elle encore partie ? Il est bon de s'interroger aujourd'hui encore.

terme – ragaillardit les plus moroses. Les projets les plus hardis sont bienvenus, puisque ce sont ceux qui permettent de repousser le plus loin les échéances et de continuer à rêver un certain temps.

Le caractère exponentiel de la croissance aurait plutôt de quoi susciter les cauchemars. Sans s'adonner aux calculs démontrant à l'évidence qu'en l'an X (valeur à choisir selon le taux d'accroissement de la population du globe), chaque mètre carré de terre ferme portera cinq habitants, il est permis de penser qu'existent des limites physiques à l'explosion démographique.

Bien avant que nos arrière-petits-enfants ne portent sur leurs épaules nos arrière-arrière-petits-enfants, d'autres problèmes se seront cruellement manifestés. On ne s'attardera pas à des considérations quasiment domestiques, comme par exemple :

- Quand un tunnel sous la rade de Genève aura rétabli la fluidité du trafic, où stationneront les voitures ?
- Quand la ligne ferrée Genève-Lausanne sera quadruplée, où les gens iront-ils prendre le train, puisque les Intercités et les directs auront sous peu la priorité absolue ?
- Quand l'augmentation du trafic aérien aura banni l'aviation légère des aéroports suisses, où seront formés les pilotes des avions de ligne en nombre croissant ?
- Quand la raréfaction des terrains constructibles en aura aligné le prix au mètre carré sur celui des feuilles d'or pur, où va se loger la main-d'œuvre créant la prospérité nécessaire à l'achat des dernières parcelles ?

Les plus graves problèmes se situent à un autre niveau.

Un exemple contagieux

La boulimie énergétique et la civilisation des déchets qui caractérisent l'Occident ne l'ont pas encore traumatisé. Une bonne part de l'énergie qu'il consomme vient de pays peu développés et il n'éprouve guère de retenue à y renvoyer au besoin ses déchets. La encore, ce n'est pas dramatique à terme.

Ce qui est grave, c'est que la civilisation industrielle a inoculé ses tares au tiers monde. Que cent millions d'Européens augmentent de 4% chaque année leur consommation d'énergie n'inquiète réellement personne. Mais que un ou deux milliards d'humains leur emboîtent le pas, en atteignant par exemple un dixième ou un cinquième de leur note d'énergie, voilà qui a de quoi donner des cauchemars, surtout si l'on pense à des conséquences comme la disparition des forêts, tropicales ou non, (avec leurs fonctions régulatrices pour l'atmosphère et l'hydrologie), le possible effet de serre ou la dégradation de la couche d'ozone à haute altitude.

A bien y réfléchir, on ne peut se défendre de penser qu'il faudra bien que quelque chose arrive, mais que personne ne saurait imaginer. A l'échelle planétaire comme sur le plan personnel, il est humain d'attendre le salut d'une intervention extérieure. Est-il sage de s'en remettre au caractère inéluctable – et pourtant aléatoire – d'un tel événement ?

Penser que le recours à de nouvelles sources, à de nouvelles techniques pourrait résoudre tous les problèmes en faisant l'économie de profonds changements de comportement est la plus dangereuse des illusions que peut entretenir la technique. Son rôle est d'orienter, et non de subir ; elle en a les moyens.

La vie nous quitte

Quelle que puisse être l'incertitude sur les chiffres exacts (du reste en constante augmentation), il est un fait que les activités humaines entraînent bon an mal an la disparition d'un certain nombre d'espèces animales ou végétales, donc vivantes. Le phénomène ne date pas de ce siècle : qu'on pense au dronte de l'île Maurice, pour s'en tenir à des dimensions respectables. Mais il va s'accroissant, sous nos yeux. Qu'on ne désigne pas du doigt les seuls technocrates, car ceux qui voudraient donner à croire qu'ils gèrent la nature – les agriculteurs – participent aussi à cette extermination. La rationalisation de l'agriculture ne conduit pas seulement à une productivité largement accrue (au prix d'un appauvrissement de la palette de l'offre), mais également à supprimer les conditions de vie de bien des espèces.

Considérons ce paradoxe : les prés ont disparu de nos campagnes, au profit d'immenses étendues occupées par trois ou quatre sortes de céréales, notamment du maïs fourrager, alors que les qualités de pain différentes se multiplient à l'envi sur l'étal de nos boulangers ! L'offre de fruits indigènes s'est uniformisée, mais on importe par avion une grande variété de fruits exotiques (dont la fadeur est souvent choquante, si l'on connaît leur saveur lorsqu'ils sont cueillis et consommés mûrs dans leur pays d'origine).

Chaque disparition d'une espèce vivante, que nous la percevions ou non, est un appauvrissement irréversible de notre monde. Certes le sort des éléphants d'Afrique – on ne devrait pas avoir à mentionner celui des Indiens d'Amérique du Sud, également menacés – a de quoi nous émouvoir. Mais il n'est fondamentalement pas plus important que celui des alouettes de chez nous, privées des prés où nicher ou blessées mortellement par un fauchage précoce et répété, ou de tant d'espèces de papillons sans fleurs où butiner. Un des plus beaux oiseaux qu'on puisse voir et entendre en Suisse, le courlis cendré, se voit menacé dans son biotope, les marais. On en est enfin arrivé à oublier la distinction entre animaux « utiles » et « nuisibles » ; il est temps de gommer toute hiérarchie entre « importants » et « peu ou pas importants ».

Le monde minéral de la Lune, par exemple, donne bien l'image d'un astre mort, à jamais inanimé – c'est-à-dire privé d'âme.

L'accélération du temps que nous vivons pourrait bien nous amener – à toute vitesse ! – aux portes de l'éternité, si nous ne savons pas interpréter les signes précurseurs.

Jean-Pierre Weibel